

# LE VICE ET LA GRÂCE

L'affaire des religieuses  
de Sant'Ambrogio



*HUBERT WOLF*

# LE VICE ET LA GRÂCE

L'affaire des religieuses  
de Sant' Ambrogio

TRADUIT DE L'ALLEMAND  
PAR JEAN-LOUIS SCHLEGEL

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Titre original: *Die Nonnen von Sant' Ambrogio.*  
*Eine wahre Geschichte*

© Verlag C. H. Beck oHG, München 2013  
ISBN original: 978-3-406-64522-8

ISBN: 978-2-02-111319-8

© Éditions du Seuil, septembre 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

## Les personnages du drame

KATHARINA, PRINCESSE DE HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN

Restée quinze mois novice à Sant' Ambrogio sous le nom de Luisa Maria, apprend qu'il y a des secrets au monastère et se met en danger de mort.

GUSTAV ADOLF ZU HOHENLOHE-SCHILLINGSFÜRST

Évêque titulaire d'Édesse et familier du pape Pie IX, cousin et sauveur de Katharina.

MARIA AGNESE FIRRAO

Fondatrice du monastère de Sant' Ambrogio, vénérée comme sainte, mais condamnée par le Saint-Office en tant que fausse sainte.

MARIA LUISA

Jeune et belle maîtresse des novices et mère vicaire du monastère, a des visions et est considérée comme une sainte.

MARIA VERONICA

Abbesse de Sant' Ambrogio, mais par la faveur de Maria Luisa.

LUIGI FRANCESCHETTI

Avocat et responsable des affaires juridiques du monastère.

AGNESE ELETTA

Nièce d'Agnese Firrao, religieuse, elle partage le lit de Maria Luisa.

MARIA GIACINTA

Sœur de sang de Franceschetti, religieuse, qui partage elle aussi le lit de Maria Luisa.

AGNESE CELESTE

Novice, elle s'y connaît, en tant que fille de médecin, en médicaments et en poisons.

MARIA FRANCESCA

Novice, elle a une écriture d'une beauté digne du ciel.

MARIA GIUSEPPA

Infirmière qui a la clé de la pharmacie du monastère.

MARIA IGNAZIA

Novice et complice de Maria Luisa.

MARIA FELICE

Novice et complice, elle aussi, de Maria Luisa.

PETER KREUZBURG

«Americano», possédé par le Démon et par Maria Luisa.

GIUSEPPE LEZIROLI

Père jésuite, directeur spirituel et premier confesseur à Sant' Ambrogio, vénère les deux saintes femmes du monastère.

GIUSEPPE PETERS

Père jésuite et second confesseur à Sant' Ambrogio, vénère avant tout Maria Luisa ; il est plus que les apparences ne le donnent à penser.

KARL AUGUST VON REISACH

Cardinal et un temps guide spirituel de Katharina, a un faible pour les femmes stigmatisées.

MAURUS WOLTER

Bénédictin, nouveau père spirituel de Katharina, qui lui conseille de porter plainte auprès de l'Inquisition.

COSTANTINO PATRIZI

Cardinal protecteur du monastère de Sant' Ambrogio et en même temps cardinal-vicaire de la Curie romaine, connaît des secrets.

VINCENZO LEONE SALLUA

Dominicain et juge d'instruction de l'Inquisition romaine.

PIE IX

Pape de 1846 à 1878, croit aux interventions de la Mère de Dieu en ce bas monde.

MARIE

Mère de Jésus-Christ, apparaît et écrit des lettres.

## Prologue

« *Sauve, sauve-moi !* »

« Finalement arriva chez moi le lundi 25 juillet peu après huit heures, envoyé par le Seigneur, l'archevêque d'Édesse. Il n'y avait plus d'autre espoir : c'était la dernière chance de me sauver. À lui je pouvais tout dévoiler et le supplier de m'aider pour échapper aussi vite que possible au monastère. Tout se déroula bien : je fus exaucée et sauvée. » Ces lignes saisissantes sont de la main de la princesse Katharina von Hohenzollern-Sigmaringen. Elles figurent dans la plainte qu'elle adressa au pape au cours de l'été 1859, à peine cinq semaines après s'être enfuie du monastère Sant' Ambrogio, ou plus exactement après que son cousin, l'archevêque Gustav Adolf zu Hohenlohe-Schillingsfürst, l'eut libérée ; elle décrit ainsi l'issue dramatique de son aventure derrière les murs d'un monastère romain : il s'en est fallu d'un cheveu qu'elle la paie de sa vie.

On l'avait humiliée, on l'avait isolée des autres sœurs et coupée du monde extérieur, on avait tenté de la faire taire : au courant de secrets du monastère, elle était devenue une menace. Elle avait même été victime, pour finir, de multiples tentatives d'empoisonnement. Après tout juste quinze mois, dans l'après-midi du 26 juillet 1859, vers quatre heures et demie, le séjour de sœur Luisa Maria de Saint-Joseph chez les religieuses du Tiers-Ordre de saint François, au monastère Sant' Ambrogio della Massima, prenait fin.

La princesse donnait certes une interprétation pieuse classique à cet échec personnel et à sa fuite : elle devait son salut au Christ le Seigneur et rendait ainsi en quelque façon son aventure supportable à ses propres yeux. Mais cet épisode dramatique, la peur,

plusieurs des mois durant, de mourir comptera parmi les expériences cruciales de sa vie. Après le 26 juillet 1859, rien ne fut plus comme avant. En 1870, plus d'une dizaine d'années après les effroyables événements de Rome, Christiane Gmeiner<sup>1</sup>, l'une de ses proches collaboratrices, couchait par écrit ses *Expériences vécues* : elle y montre concrètement combien la détresse de Katharina fut une épreuve existentielle, à quel point elle avait senti sa vie réellement menacée à Sant' Ambrogio, combien elle restait traumatisée, même des années plus tard, par les tentatives d'empoisonnement. Si l'on en croit cette source autobiographique, Katharina avait réussi dans la nuit du 24 au 25 juillet 1859 à faire sortir « en secret » une lettre du monastère et à la faire remettre à l'archevêque Hohenlohe au Vatican. « La princesse attendit dans une grande angoisse jusqu'à ce qu'on la convoque à huit heures et demie du matin au parloir. Remplie d'angoisse, perdant presque son souffle, elle descendit en courant et se précipita vers l'archevêque en criant : "Sauve, sauve-moi !" Au début, il ne comprit rien et craignit presque que sa cousine ne délire, mais peu à peu elle parvint à le convaincre qu'elle avait tout son esprit et que sa peur n'était pas infondée. Il comprit alors son désir de sortir du monastère et promit de tout faire pour que cela aille le plus vite possible, mais le plus court délai qu'il pût fixer était pour le lendemain » : Christiane Gmeiner écrivait ainsi à la troisième personne ce que la princesse lui avait décrit à la première.

Ce que Katharina raconte évoque le sombre Moyen Âge et conforte nombre de clichés et de préjugés sur la vie dans les congrégations religieuses catholiques. Sauf que nous ne sommes plus au Moyen Âge mais au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, non pas dans quelque monastère fortifié et isolé, mais dans la capitale même de la chrétienté, éloignés d'à peine deux kilomètres à vol d'oiseau du Vatican, le siège du représentant de Jésus-Christ sur terre.

Que s'est-il réellement passé à Sant' Ambrogio ? S'agit-il de purs fantasmes d'une aristocrate exaltée ou a-t-on réellement attenté à la vie de Katharina ? Et avant toute chose, comment une princesse de la maison Hohenzollern, proche parente du futur roi de Prusse et empereur d'Allemagne, Guillaume I<sup>er</sup>, en est-elle venue à entrer comme religieuse dans une congrégation aussi sévère, et à Rome précisément ?



## Katharina von Hohenzollern dépose une plainte auprès de l'Inquisition

« *Pareilles ignominies* »

*Rome, Jérusalem céleste*

Ce n'est pas la nostalgie de l'Italie d'un Johann Wolfgang Goethe ou d'un Johann Joachim Winckelmann, grisés par Rome, trésor de l'Antiquité classique, qui poussa Katharina à s'y rendre, pas plus que le défilé impérial qui avait amené les grandes lignées royales d'Allemagne, des Carolingiens aux Stauffen, sur les bords du Tibre pour y recevoir la couronne impériale. Comme la destination de Katharina était une maison de femmes pieuses, c'étaient nécessairement et avant tout des motifs religieux qui l'attiraient dans la ville du pape.

À cet égard, Rome subissait depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle un déclin dramatique comme centre religieux<sup>1</sup>. Prince profane de l'État du Vatican, qui englobait dans la partie Nord de l'Italie un bon quart de la péninsule des Apennins, le pape s'était trouvé de plus en plus engagé dans des conflits politiques et militaires pour asseoir sa souveraineté, allant jusqu'à négliger ses devoirs de chef spirituel de l'Église catholique. Vers la fin du siècle, le prestige religieux de la papauté tomba au plus bas. En 1773, les puissances européennes réussirent même à contraindre Clément XIV à supprimer, avec l'ordre des Jésuites, le plus important soutien de sa politique religieuse. Napoléon annexa les États pontificaux et contraignit Pie VII à l'exil en France. Certes, une fois le pape revenu de France, le congrès de Vienne en 1815 rétablit les États de l'Église comme

formation autonome, mais les réformes de l'administration, de la justice, de l'éducation et surtout de l'économie, que le cardinal secrétaire d'État Consalvi<sup>2</sup> avait promises à Vienne, ne furent jamais mises en œuvre. Les États pontificaux eurent dès lors la réputation d'être le système politique le plus rétrograde d'Europe.

Néanmoins, avec la Restauration, qui devint une tendance dominante en Europe après les guerres de libération, la papauté parvint à améliorer de façon notable son prestige en tant qu'instance morale et religieuse. Le pape était de fait l'unique monarque en Europe à avoir affronté la Bête Napoléon : il était parti en exil pour ses convictions quand les autres princes s'étaient compromis avec l'empereur des Français – raison pour laquelle le romantisme considéra le pape comme le garant de valeurs éternelles, en particulier de la monarchie et du règne de la grâce divine, et comme une protection contre le chaos et les incertitudes de la Révolution française. De manière particulièrement habile, Léon XII reprit à son compte cette nostalgie de certitude. La Rome éternelle devait redevenir le lieu le plus sacré au monde.

En Allemagne notamment, de nombreux catholiques se tournèrent vers Rome après la sécularisation et la destruction de la vieille Église impériale et de ses princes évêques. Ils étaient devenus en majorité sujets de princes protestants et cherchèrent le salut en se rapprochant de Rome. C'est surtout après la révolution de Juillet, en 1830, que commença une phase d'ultramontanisme accru de l'Église catholique. Des catholiques de plus en plus nombreux se mirent à regarder *ultra montes*, par-delà les montagnes, vers Rome. De plus en plus, la dévotion, la liturgie et la théologie romaines furent considérées comme les seules réalisations authentiques du catholicisme, parce qu'elles étaient légitimées par le pape, vicaire du Christ.

Dans la foulée de cette mouvance, la propagande catholique magnifia l'image de Rome pour en faire l'Épouse du Christ, la Ville sainte, la Jérusalem céleste sur terre. Il est révélateur que cette exaltation religieuse de la papauté ne fût pas issue d'elle-même, mais transférée de l'extérieur. Le pape devint le point de fixation de toutes les aspirations à des certitudes religieuses dans une époque de ruptures, d'incertitudes et de bouleversements révolutionnaires. C'est exactement à cette période qu'on redécouvrit le pèlerinage à

Rome : la rencontre personnelle avec le pape, la prière sur le tombeau des apôtres Pierre et Paul et la réassurance religieuse qu'on y trouvait pour soi-même devinrent les marques d'une authentique catholicité.

Cette orientation vers Rome fut très diversement accueillie à la Curie. Le collège des cardinaux se divisa en *zelanti* et *politicanti*. Tandis que les uns – les zélés – voulaient utiliser le nouvel enthousiasme en faveur de Rome pour écarter toute réforme dans l'Église et les États pontificaux et figer de plus en plus le pape sous les traits d'un roi divin infaillible, les autres – les pragmatiques –, voyant leurs projets de réconciliation entre l'Église et le monde menacés, étaient plutôt sceptiques. « Faucons » et « colombes » s'opposaient surtout lors de l'élection des papes ; durs et modérés s'imposaient alternativement au conclave.

Katharina von Hohenzollern, quand elle vint pour la première fois à Rome en 1834, pendant le pontificat de Grégoire XVI (l'un des *zelanti*), appartenait aussi, avec sa mère, à ce flot de pèlerins en route pour Rome – un mouvement qui gagna surtout les classes sociales aisées. Le pape et son entourage nourrissaient une méfiance de principe envers le monde moderne et ses idées politiques de progrès, ses connaissances scientifiques et ses évolutions économiques. Durant son pontificat, il fit de la Ville sainte une forteresse spirituelle opposée aux forces diaboliques du libéralisme – la révolution de Juillet n'ayant pas non plus épargné l'État théocratique du pape. Cela provoqua chez Grégoire XVI un véritable traumatisme de la révolution et l'amena à frapper de ses foudres tous les rénovateurs au sein de l'Église catholique. L'Église catholique devait être concentrée sur Rome et organisée comme une « maison pleine de gloire », qui adresserait avec succès des *paroli* aux temps modernes et vaincrait finalement ces derniers grâce au *Triomphe du Saint-Siège* – pour reprendre le titre, bien dans le ton, d'un livre du pape.

Après ce pontificat de restauration, le cardinal Giovanni Maria Mastai-Ferretti fut élu pape le 16 juin 1846. Il passait pour un *politicante* modéré et choisit logiquement le nom de Pie IX après un de ses prédécesseurs. De fait, le nouveau pape entreprit une série de réformes où personnellement il était largement gagnant. Il promulgua une amnistie pour les prisonniers politiques, mit en place un gouvernement civil et promit à ses sujets une participation à la

vie politique des États pontificaux grâce à une constitution. Cette impulsion libérale recueillit un large assentiment dans la population romaine. Cependant, la situation se radicalisa à Rome : l'étincelle de la révolution de mars 1848 se propagea aussi à la ville du pape. Pie IX fut obligé de s'enfuir à Gaëte, près de Naples. C'est seulement après que des troupes françaises eurent maté la révolte que le pape put revenir au Vatican.

Le traumatisme de la révolution de 1848 détermina son pontificat. On revint sur toutes les réformes, la politique dans les États pontificaux et le magistère de l'Église revêtirent aussitôt des traits parfaitement réactionnaires. À l'instar de son prédécesseur Grégoire XVI, le pape se sentait persécuté et menacé de tous côtés. Il en résulta une peur quasi apocalyptique que les États pontificaux et Rome ne soient occupés par des troupes italiennes. Seules des troupes étrangères pouvaient garantir à Pie IX la souveraineté temporelle dans les États pontificaux contre le *Risorgimento*, le mouvement d'unité nationale qui considérait Rome comme la capitale naturelle du nouvel État national italien.

D'où, sur le terrain religieux, une sorte de mentalité d'assiégé. Alors que, au début du pontificat de Pie IX, des cardinaux et des prélats libéraux avaient trouvé auprès du pape une oreille aussi attentive que celle accordée aux tenants de la ligne dure, la balance pencha exclusivement en faveur de ces derniers. Rome avait été, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une ville de pluralisme religieux. Les choix partisans et les lignes théologiques qui existaient notamment en France et en Allemagne se reflétaient à la Curie romaine, avec ses bureaux et ses congrégations. Aux membres de la Curie qui poussaient à une réconciliation entre Église et monde, entre philosophie moderne et foi catholique s'opposaient des romantiques et des néoscolastiques qui voyaient dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin le seul fondement possible du catholicisme. Les Jésuites et le Collège romain, qu'ils régentaient, devinrent les gardiens de la néoscolastique et de l'hyperorthodoxie à Rome, alors que les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Paul-hors-les-Murs prônaient pour leur part un modèle ouvert, pluraliste, de piété et de théologie, qui incluait des propositions philosophiques modernes.

Après 1848, le pape prit de plus en plus nettement le parti des conservateurs et fit poursuivre par l'Inquisition et la Congrégation de l'Index les opinions théologiques déviantes. De nombreux théologiens modernes se retrouvèrent dans l'Index des livres prohibés qui passa, sous Pie IX, du rôle d'instrument destiné au contrôle de l'ensemble du marché des livres à celui d'instrument voué à discipliner ceux qui pensaient par eux-mêmes au sein de l'Église.

Aux lignes théologiques et aux politiques ecclésiastiques diversifiées correspondaient des pratiques de piété et des mentalités religieuses très différentes. La ligne de restauration romantique, qui misait sur le rétablissement des formes de dévotion voyantes du catholicisme baroque, redécouvrit la mystique discréditée au temps des Lumières et escompta partout des miracles. Les cercles libéraux de la Curie avaient, eux, une préférence pour une piété sobre, censée pouvoir tenir tête aux défis de la raison moderne. Là encore, la prédilection de Pie IX était sans équivoque : le pape croyait à l'incursion de puissances célestes ici-bas, et attribuait par exemple son sauvetage d'un fleuve en furie où il était tombé enfant à la main secourable de la mère de Dieu.

C'est ce milieu que rencontra Katharina lorsqu'elle décida de s'établir définitivement à Rome en 1857. La Rome de cette époque était petite et à dimension humaine. Quand l'historien de la ville, Ferdinand Gregorovius, arriva pour la première fois au bord du Tibre, en 1852, il nota dans son journal : « Rome est si profondément silencieuse qu'on peut ressentir, penser et travailler ici dans une divine tranquillité<sup>3</sup>. » La ville comptait alors tout juste 180 000 habitants, dont environ 7 500 ecclésiastiques et religieuses. Il n'y avait pas d'obligation scolaire pour tous, mais les écoles élémentaires parvenaient néanmoins à apprendre la lecture et l'écriture à un tiers de la population. Sur les 14 kilomètres carrés situés à l'intérieur de l'antique mur d'enceinte long de 24 kilomètres, à peine un tiers était bâti. La surface restante était utilisée pour l'agriculture – le forum romain, par exemple, servait de pâture aux bêtes. La ville comptait 14 700 habitations où vivaient 39 000 familles appartenant à 54 paroisses. L'éclairage au gaz ne fut installé dans les rues qu'en 1854, et il n'y avait pas de liaison ferroviaire. L'essor économique et l'industrialisation du XIX<sup>e</sup> siècle étaient passés à côté de la ville

et des États pontificaux, où vivaient alors 3,2 millions d'habitants sur 42 000 kilomètres carrés.

Les différences de revenus étaient considérables. Un haut prélat de la Curie gagnait 2 000 *scudi*<sup>4</sup> par an quand une famille bourgeoise de six personnes avait besoin d'environ 650 *scudi* pour vivre en ville ; une famille paysanne de même taille pouvait s'en tirer avec 250 *scudi*. Un ouvrier agricole gagnait 72 *scudi* par an, et un jeune berger arrivait à 32 *scudi*.

### *Un chemin de Damas et ses conséquences*

La première rencontre avec Rome, en 1834, fut un véritable tournant pour Katharina. Elle était née à Stuttgart le 19 janvier 1817, fille du prince Albrecht III zu Hohenlohe-Waldenburg-Schillingsfürst et de sa seconde épouse, Leopoldine zu Fürstenberg, et elle fut baptisée dans l'Église catholique. Après la séparation de ses parents peu d'années après sa naissance, la princesse grandit pour l'essentiel auprès de sa mère et de la famille Fürstenberg, à Donaueschingen. Ses biographes intransigeants parlent, en la regrettant vivement, de l'éducation libérale dont elle aurait bénéficié dans la ville très affranchie de Baden, et déplorent qu'elle soit restée « sans direction proprement religieuse » durant toute son enfance et sa jeunesse.

Lorsque la jeune fille de 17 ans se rendit à Rome en 1834 avec sa mère, elle connut un véritable chemin de Damas. Dans la ville du pape, Katharina se convertit à la foi catholique sous sa forme intransigeante ; la jeune femme affranchie se transforma en aristocrate pieuse. Une part décisive dans ce virage revenait à Karl August, comte de Reisach. Né le 6 juillet 1800, Reisach était issu, comme Katharina von Hohenlohe-Waldenburg-Schillingsfürst, de l'aristocratie de Souabe et de Franconie, et il avait derrière lui une enfance et une jeunesse difficiles. Son père, harcelé en permanence par des soucis d'argent et inculpé pour détournement de fonds, s'était soustrait à ses responsabilités en se suicidant en 1820. Ce fut certainement une expérience décisive dans la vie du jeune comte. Quand il vit disparaître son espoir d'être professeur à Landshut après ses études de droit et échouer ses projets de mariage, Reisach s'interrogea

En 1848, année où ce portrait fut réalisé, Katharina, âgée de 31 ans, épousa le prince Carl von Hohenzollern-Sigmaringen.



sur son avenir et chercha un lieu où s'établir. Il se retrouva sous l'influence de Clemens Maria Hofbauer<sup>5</sup>, religieux rédemptoriste, et d'Adam Müller<sup>6</sup>, professeur de droit public à Göttingen, qui défendait un modèle de société romantique de nature corporatiste, avec le pape à sa tête. Rome devint pour Reisach le but et le point d'aboutissement de sa vie et de ses incertitudes. Il décida d'être prêtre et d'étudier la théologie là où, selon lui, elle était enseignée de manière orthodoxe. Il fut le premier Allemand après la sécularisation à rejoindre en octobre 1824 le Collège romain, future Université grégorienne, qui venait d'être rouvert par Léon XII, et à s'installer au Collège germanique, le séminaire de Rome prévu pour les candidats allemands au sacerdoce<sup>7</sup>. Sous l'influence des Jésuites, Reisach se transforma en défenseur zélé du pape et de l'Église. Ordonné prêtre et promu docteur en théologie en 1828, il devint recteur du collège de la *Propaganda fide*, la Congrégation<sup>8</sup> pour la Propagation de la foi. Il noua des liens de confiance particulièrement étroits avec son préfet, le cardinal Mauro Capellari. Ils étaient sur une même ligne, prônant la stricte restauration de l'Église et le rejet de toute réforme : Reisach y voyait « un complot

finement tramé par les théologiens libéraux avec les philosophes pour éliminer l'Église catholique<sup>9</sup> ». Après que Cappellari fut monté sur le siège de Pierre en 1831 sous le nom de Grégoire XVI, Reisach devint son plus proche collaborateur pour combattre tous les réformateurs de l'Église, en particulier dans le sud-ouest de l'Allemagne, d'où venait Katharina.

Celle-ci a sans doute été fascinée par le jeune ecclésiastique. Reisach devint en tout cas immédiatement son confesseur et son directeur de conscience. Ce faisant, il eut une influence décisive sur son avenir. Car la princesse ne s'engagea pas seulement à lui ouvrir son for intérieur dans le sacrement de la confession : à l'avenir, elle se tournera vers lui pour toute question vitale afin de lui demander conseils et directives. De fait, entre le directeur spirituel et sa pénitente se développa une correspondance soutenue. Dans son enthousiasme juvénile, Katharina voulut suivre Reisach dans son combat pour l'Église et exprima le souhait d'entrer dans un monastère de dominicaines à Rome. Mais il semble que Reisach s'y soit opposé. Il y voyait sans doute plus une lubie de jeunesse qu'une décision religieuse réfléchie. Elle devait – conformément à ce qui convenait à une jeune aristocrate de son rang – commencer par remplir ses devoirs d'épouse et de mère.

Et en effet, Katharina de Hohenlohe passa la robe de mariage à la place de l'habit religieux. Comme l'écrivit sa nièce Marie von Thurn und Taxis-Hohenlohe<sup>10</sup>, elle était « tombée passionnément amoureuse d'un comte Ingelsheim dont mes grands-parents ne voulaient pas entendre parler, car on tenait le jeune homme, par ailleurs très gentil, pour poitrinaire. Mais tante Katharina passa outre et l'épousa malgré toutes les oppositions ». C'était en 1838. Le comte Erwin von Ingelheim<sup>11</sup> mourut effectivement dès 1845. Le mariage était resté sans enfants. Trois ans plus tard, Katharina entra derechef dans le saint état du mariage – cette fois il s'agissait, peut-on supposer, d'un mariage de raison – en épousant en 1848 le prince Karl von Hohenzollern-Sigmaringen, son aîné de 34 ans, marié en premières noces avec Antoinette Murat, une nièce du beau-frère de Napoléon Bonaparte. Karl amena plusieurs enfants dans le foyer, presque tous plus âgés que Katharina. Mais cette seconde union aussi ne dura pas longtemps. Lors d'un voyage dans le nord



de l'Italie, le prince fut atteint par le typhus et mourut à Bologne le 11 mars 1853. Après seulement cinq ans de mariage, Katharina, âgée désormais de 36 ans, était veuve pour la seconde fois. Elle reçut de la famille de son mari la propriété de Bistritz, en Bohême, et une pension de 12 000 florins rhénans portée ensuite à 15 000 et, plus tard, un versement unique de 100 000 florins, qu'elle utilisa pour réunir un stock de capitaux en vue d'une fondation, grâce à laquelle elle allait décider de financer la création d'un monastère.

Mais elle commença par réaliser un désir intime exprimé dès 1834 à Rome et devint religieuse. Le 18 décembre 1853, elle rejoignit, à Kientzheim en Alsace, une maison de la Société des Dames du Sacré-Cœur. Les Dames du Sacré-Cœur rappellent par bien des aspects les « Vierges anglaises<sup>12</sup> ». Elles aussi constituaient une congrégation essentiellement consacrée à la formation des filles et s'inspiraient des conceptions de la pédagogie jésuite. Pour cette raison, on les a même parfois qualifiées de « jésuitesses ». Le 11 mars de l'année suivante, Katharina reçut l'habit des novices. Il s'avéra bientôt que la princesse supportait mal les fatigues, tant physiques que psychiques, de l'enseignement. Elle réagit à ces sollicitations excessives et à son échec en tombant malade ; les traitements médicaux et les séjours en cure n'apportèrent aucun soulagement. Peut-il s'agir d'une réaction à l'échec pouvant laisser penser que, peu d'années plus tard, elle simula les empoisonnements pour n'avoir pas à reconnaître qu'elle venait à nouveau d'échouer dans la vie religieuse, et que sa grave maladie venait de là ?

Quoi qu'il en soit, après consultation des médecins traitants, son guide spirituel Reisach, devenu en 1836 évêque d'Eichstätt et en 1846 archevêque de Munich et Freising, lui suggéra de quitter immédiatement le monastère alsacien. Au XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses femmes avaient rejoint, durant ce qu'on a appelé le « printemps des ordres religieux féminins », des congrégations et des communautés religieuses pour y exercer les métiers d'institutrice et d'infirmière qui leur étaient autrement interdits. Pour Katharina, ce n'était manifestement pas la bonne voie. L'archevêque jugea qu'elle n'était « pas qualifiée ni préalablement formée pour l'éducation ». Pour « une veuve souvent malade et doublement affectée par de lourdes épreuves dans sa vie », cette congrégation enseignante n'était tout

simplement pas appropriée. On ne sait pas exactement de quelle nature étaient les problèmes de santé de la princesse. Son biographe, Karl Theodor Zingeler, parle, dans le récit de sa vie paru en 1912, d'« hydropisie », une accumulation anormale de liquide dans le corps, dont la corpulente Katharina aurait souffert toute sa vie.

Katharina quitta le monastère des Dames du Sacré-Cœur de Kientzheim en novembre 1855 et passa l'hiver entre Kupferzell et Baden-Baden. Elle retourna à Bistritz, sa résidence de veuve. En été, sa douleur la contraignit à séjourner au monastère de Lichtenthal près de Baden-Baden. Après que son état de santé se fut à peu près stabilisé un an plus tard, elle se souvint des lignes que Reisach lui avait écrites depuis Rome après son départ de Kientzheim : « Venez à Rome dans quelques années, quand votre santé se sera améliorée. » Aussi la princesse s'établit-elle à Rome durant l'été 1857. Elle s'installa au Palazzo alle Quattro Fontane, à proximité immédiate du palais du Quirinal, qui était, à côté du Vatican, la véritable résidence urbaine du pape<sup>13</sup>.

La situation avait changé du tout au tout depuis sa première visite en 1834 pour ce qui est des interlocuteurs allemands à la Curie. De nombreux candidats allemands à la prêtrise venaient étudier la théologie au Collège germanique de Rome. Dans les bureaux du Vatican, les employés germanophones étaient de plus en plus nombreux. Et surtout, depuis 1846, un proche parent de Katharina se trouvait dans l'entourage immédiat de Pie IX : Gustav Adolf zu Hohenlohe-Schillingsfürst<sup>14</sup>. Né le 26 février 1823, il était issu d'une union mixte du point de vue confessionnel : son père, le prince François-Joseph, était catholique mais sa mère, la princesse Constance von Hohenlohe-Langenburg, était protestante. Comme le stipulait le droit général du Land de Prusse de 1794, les filles héritèrent de la confession de la mère et les quatre garçons – dont le futur chancelier du Reich, Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst<sup>15</sup> – suivirent la confession du père. En dépit d'une éducation libérale, Gustav Adolf, influencé par le prince-évêque de Breslau, Melchior von Diepenbrock<sup>16</sup>, s'engagea dans la carrière ecclésiastique. Il étudia d'abord la théologie catholique à Breslau et à Munich. Il semble que la rencontre de l'historien de l'Église munichois Ignaz von Döllinger<sup>17</sup> l'ait alors marqué de manière décisive. Il décida

de commencer sa carrière à la Curie romaine, conformément à son rang – une décision qui se heurta à un vif rejet de sa mère protestante. Elle craignait que son fils ne fût perverti par les Jésuites, dominants à Rome. Manifestement, son frère Chlodwig parvint à la rassurer. Et en effet, il réussit à se soustraire aux avances de la Compagnie de Jésus. L'éducation à l'ouverture et à l'irénisme qu'il avait reçue à Breslau et à Munich prit le dessus<sup>18</sup>.

Hohenlohe fit rapidement carrière à la Curie romaine : en 1847, il intégra l'Académie des Nobles, l'institut qui formait les leaders de la Curie et les futurs diplomates pontificaux ; en 1848, il accompagna Pie IX lors de sa fuite à Gaëte. C'est là qu'il fut ordonné prêtre en 1849, et qu'il réussit à tisser des liens amicaux avec ce pape. Celui-ci, qui « l'aimait personnellement et dont il était l'accompagnateur préféré », tenait en grande estime son opinion. Hohenlohe exerçait la fonction d'un véritable camérier secret et, en tant que membre de la Maison pontificale, avait un accès direct au pape. Quand Katharina arriva à Rome en 1857, elle put participer à la consécration épiscopale de son cousin dans la chapelle Sixtine. Hohenlohe fut nommé archevêque titulaire d'Édesse. À titre de Grand Aumônier, il était chargé d'administrer le fonds de charité du pape et de coordonner son engagement social et caritatif.

Katharina resta néanmoins fidèle à son guide spirituel et confesseur de longue date, le cardinal Reisach. Ce faisant, elle prenait en même temps position pour une orientation théologique et ecclésiastique déterminée, sans probablement avoir conscience des nuances entre les idées défendues par Hohenlohe et celles de Reisach.

On ne saurait dire avec certitude lequel des deux ecclésiastiques établit le contact avec le pape pour la princesse allemande. Quoiqu'il en soit, Katharina fut fascinée par le charme et l'amabilité de Pie IX. Le pape ne cessa de l'inviter ensuite à des audiences privées. Naturellement, Pie IX était attentif aussi au fait que Katharina était une proche parente du roi de Prusse protestant, et il espérait pouvoir influencer grâce à elle la politique religieuse de Berlin.

Lors d'une audience privée, le pape aurait plaisanté, au vu de sa corpulence considérable, sur son apparence particulièrement imposante. Ce n'est pas pour rien que les Italiens se moquaient de la princesse en la traitant de *matrona*. Sa nièce Marie von Thurn

und Taxis parle aussi de son « effroyable embonpoint ». Elle décrit sa tante comme une « figure singulière, avenante et inspirant le respect », de « grande et très grosse allure ». Son visage rose aurait été « large et bouffi » tout en conservant des « traces d'une grande beauté » et en lui conférant une impression « de sérénité et d'élévation ». « Ses yeux bleu clair, largement ouverts, vous regardaient en face ; ils laissaient entrevoir une intelligence vive et rapide, une honnêteté absolue et une volonté impérieuse, passionnée... Des sourcils blonds et bien fournis, le nez droit et bien formé, la petite bouche qui pouvait sourire de manière si douce découvrait de petites dents blanches et régulières, les joues avec de petites fossettes... Elle avait un fort accent souabe quand elle parlait, avec une intonation plaisante, chantante. À ce corps imposant appartenait une voix très haut placée, très douce, presque enfantine. » À sa nièce, la tante donnait l'impression d'une « femme souveraine d'une piété ardente, qui n'aurait pas reculé devant l'usage de l'épée pour défendre son bon droit ».

### *Une idylle dans un monastère romain*

Avec son directeur spirituel Reisach, Katharina se mit dès son arrivée à Rome à la recherche d'un monastère approprié. Il semble que le pape lui-même ait fait la première proposition. Il orienta Katharina vers les Visitandines<sup>19</sup>, qui plaçaient au centre de leur piété l'adoration du Sacré Cœur de Jésus – un culte qui, après avoir connu un recul au temps des Lumières, vivait au XIX<sup>e</sup> siècle un nouveau printemps. Pie IX encourageait la vénération du Cœur de Jésus et en faisait le fanal de sa croisade antimoderne. Le culte du Cœur de Jésus devint le signe du retrait des catholiques dans leur pré carré, leur ghetto, leur contre-société, et « le symbole d'identification de l'expérience douloureuse vécue par les catholiques à l'époque contemporaine », perdants des processus de modernisation.

Mais des transformations ne pouvant souffrir aucun délai dans les bâtiments du monastère, d'acquisition récente, rendirent impossible l'accueil de la princesse au monastère de la Visitation. Aussi Reisach put-il orienter l'intérêt de Katharina vers le monastère qu'il



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2013, N° 111 318 (00000)  
*Imprimé en France*

